



« Présence du spirituel, croissance en humanité », 2006, n° 1, p. 40-58.

La double transformation

Réorienter son désir pour changer le monde

Michel Maxime Egger

Évidence : le monde, l'humanité est à un carrefour. Au double sens d'un changement de paradigme et d'une crise majeure. Propulsée par le moteur du profit, la triple révolution en cours – économique avec la mondialisation marchande et financière, numérique avec internet et les nanotechnologies, génétique avec la découverte du génome humain – traduit une mutation radicale et globale de nos sociétés. *Nolens volens*, nous sommes au cœur de ce que le philosophe Karl Jaspers appelait une « période axiale ». L'un de ces moments où, comme au néolithique ou au siècle des Lumières, le monde et l'histoire vacillent, tournent sur leur axe. Les paradigmes dominants changent, les repères se dissolvent, les lunettes (souvent inconscientes) à travers lesquelles nous percevons le monde se couvrent de buée, les cadres et catégories de pensée sont mis en question quand ils n'explorent tout simplement pas, se révélant le plus souvent inadaptes aux questions inédites qui émergent. La nécessité d'une nouvelle conscience, déjà perceptible et à l'œuvre çà et là, se fait jour.

Crises et changement de paradigme

Ces trois révolutions, profondément imbriquées, entraînent l'humanité dans une série de crises : internes aux sociétés, entre les nations, entre l'être humain et la création, la sociosphère et la biosphère. Des crises profondément ambivalentes. D'un côté, elles se traduisent par plusieurs problèmes aigus à différents niveaux : économique avec les inégalités et exclusions croissantes ; social avec l'accroissement du sentiment d'insécurité et la dissolution des liens traditionnels ; politique avec l'étiollement de l'esprit démocratique ; culturel avec, dans un même mouvement paradoxal, l'uniformisation des modes de vie et les régressions identitaires ; éthique avec les pouvoirs démesurés donnés à l'homme par la technique ; existentiel avec la propagation du mal-être sous toutes ses formes, l'expansion de la misère affective et symbolique, l'exacerbation de la question du sens ; écologique enfin avec le réchauffement climatique, les pollutions diverses, l'épuisement des ressources naturelles et la disparition des espèces. À cet égard, nous savons que le modèle de société « occidental » – individualiste et gaspilleur – auquel aspirent la plupart des peuples n'est pas durable ni généralisable. Georges Bush a beau répéter dans les conférences internationales sur le climat que « le style de vie des Américains n'est pas négociable », il n'empêche que si tous

les habitants de la terre vivaient comme eux, il faudrait 6,8 planètes pour subvenir à leurs besoins, ainsi que le montrent les études sur l’empreinte écologique¹.

D’un autre côté, cependant, au-delà de leurs manifestations négatives immédiatement perceptibles, ces crises sont aussi, plus subtilement et profondément, des chances et occasions à saisir, autant d’appels à des changements. La mondialisation et les révolutions économique, numérique et génétique actuelles ne constituent pas seulement des menaces, mais aussi des promesses : promotion des droits de l’homme et du principe démocratique, partage des savoirs, accès au patrimoine des différents peuples et cultures, guérison de maladies incurables, etc. Un peu partout naissent des prises de conscience, des mouvements sociaux, des aspirations et quêtes individuelles qui ouvrent de nouveaux champs du possible, des voies alternatives. « Le chaos actuel, déclare Edgar Morin, porte en lui une possibilité de genèse d’un monde nouveau, mais tout autant une possibilité de destruction et de régression². » D’où cette interrogation : sommes-nous, voulons-nous être plutôt des personnes qui participent à la naissance de ce monde nouveau ou des facteurs de destruction et de régression ?

Ambivalente, chargée d’incertitudes, par là même source de polarisations entre les extrêmes (la querelle des « pro » et des « anti »), cette période-carrefour n’est donc, en soi et en réalité, ni « heureuse » ni « malheureuse », mais plutôt un défi à relever. Elle constitue bien une « crise », au sens du mot grec *krisis*, qui signifie moment du jugement, du discernement, de la décision. Une forme d’épreuve de vérité où nous avons plus que jamais à répondre – personnellement et collectivement, en tant que « partie d’une espèce », « membre d’une société » et « individu³ » – à cette quadruple question capitale : que voulons-nous faire de notre *planète*, de notre *espèce*, de nos *sociétés* et de notre *vie* ?

La dimension spirituelle occultée

À l’heure où une forme de fatalisme et de résignation se répand un peu partout, où la politique se trouve de plus en plus réduite à gérer les conséquences de processus techno-économiques « sans sujet » (Jacques Ellul) plutôt qu’à les orienter, il est essentiel de formuler les enjeux actuels à partir de cette quadruple interrogation fondamentale. Les problèmes auxquels nous sommes confrontés sont, certes, d’une ampleur et d’une complexité sans précédent, rendus plus aigus encore par l’extraordinaire accélération des changements. Ils comportent de multiples dimensions – économique, politique, sociale, éthique, psychologique, juridique, etc. – dont il convient de tenir compte si nous voulons être crédibles. Des dimensions qui correspondent, *de facto*, à des niveaux différents de réalité et de profondeur. Il faut cependant reconnaître qu’une composante capitale est souvent oubliée ou négligée dans tout ce que nous pouvons lire et entendre : la dimension spirituelle.

Volontaire ou non, cette occultation est à la fois grave et regrettable, car la composante spirituelle des problèmes et enjeux qui se posent à nous en constitue, en réalité, le niveau le plus profond, la dimension la plus essentielle, celle qui est à la racine de toutes les crises. Ce qui se joue dans les mutations actuelles, en effet, n’est pas seulement la survie de la planète et de l’espèce humaine, mais le *sens* même de l’existence, du « progrès » technologique et du « développement » économique, le *devenir* de ce qui, par définition, échappe ou devrait

¹ L’« empreinte écologique » est l’estimation de la superficie de la terre dont une population ou un individu a besoin pour subvenir à ses besoins (nourriture, transports, logement, déchets), selon son mode de vie.

² Edgar Morin, « Porto Alegre, l’internationale citoyenne en gestation », entretien avec Vittorio de Filippis, *Libération*, 5 février 2001.

³ Voir Edgar Morin, *La méthode 6 : Éthique*, Paris, Éd. du Seuil, 2004.

échapper au marché : le divin en l'être humain créé à l'image et fait à la ressemblance de Dieu (Gn 1,26), le sacré dans le cosmos, habité et animé par les « énergies divines ».

Les paradigmes de l'« écorègne »

Affirmer ainsi que les problèmes actuels sont, en-deçà et au-delà de leurs diverses facettes, d'ordre spirituel, c'est notamment appeler et ouvrir la voie à un autre mode de connaissance et d'appréhension de la réalité : une approche « globale-radical⁴ », selon l'expression du prêtre et psychanalyste catholique Maurice Bellet « Globale » au sens où le tout et les parties sont constamment mis en relation dans une conscience holistique de l'unité profonde des choses, « radicale » au sens étymologique de ce qui remonte « à la racine » des problèmes.

Dans cette perspective, la mondialisation – avec toutes les mutations économiques, technologiques et scientifiques qui y participent – est beaucoup plus que ce que les études rationnelles nous en disent. Celles-ci montrent davantage ce que le système *fait* et ses *effets* que ce qu'il *est*. Or, comme l'avait déjà bien compris Max Weber, le capitalisme n'est pas seulement un système de production, d'accumulation et de distribution des richesses ; il est aussi un *esprit*, un imaginaire, une vision du monde, de l'être humain et du temps qui réduit le réel au visible, le visible au matériel, le matériel à l'économique. Sa logique profonde, qui atteint d'une certaine manière son point culminant avec la mondialisation, est la réification de tout ce qu'il touche, c'est-à-dire sa transformation progressive en « objet » et en « marchandise », mesurable, consommable, privatisable, commercialisable et manipulable grâce à des technologies de plus en plus sophistiquées⁵. Rien aujourd'hui n'échappe à son emprise, ni les biens et services publics comme l'eau, la santé et l'éducation, ni les éléments du vivant comme les gènes, pas même la religion et la spiritualité qui deviennent un véritable marché. Ce qui amène un maître bouddhiste occidental, lama Denys Teundroup, à qualifier le système marchand en voie de globalisation de « vampire structurel », qui suce le sang de la planète, des sociétés et des êtres humains.

Maurice Bellet a appelé « écorègne » ce modèle de développement en voie d'expansion planétaire. Un « règne » où l'économie devient une fin en soi et soumet toutes les activités humaines à ses critères (rentabilité, compétitivité, esprit de conquête), à sa rationalité et à ses principes proprement délirants. Principe technologique : « tout ce qui est possible, nous le ferons. » Principe économique : « tout ce qui nous fait envie, nous l'acquerrons. » Principe de croissance continue : « toujours plus, toujours plus vite »⁶.

La généalogie de ces principes révèle qu'ils découlent pour une bonne part d'une certaine vision de Dieu, de l'être humain et du monde, qui s'est développée en Occident à partir de la fin du Moyen âge. Une conception rationaliste, individualiste et utilitariste, qui a enfermé l'homme de la modernité occidentale dans les différentes formes d'un dualisme extrêmement réducteur, non étranger aux impasses et dérives actuelles que l'on peut observer notamment en matière de santé, d'éducation et d'écologie. Dualisme *théologique* d'abord, qui exile Dieu dans une transcendance plus ou moins inaccessible et une extériorité à l'être humain et à la création. Dualisme *anthropologique*, ensuite, qui réduit l'être humain à un composé psychosomatique (le corps-*sôma* et l'âme-*psychè*) et à l'état d'« individu » engagé avant tout

⁴ Maurice Bellet, *Invitation. Plaidoyer pour la gratuité et l'abstinence*, Paris, Bayard, 2003, p. 14 s.

⁵ Voir Mohammed Taleb, « De la déconstruction de la modernité capitaliste au réenchantement du monde », in *Sciences et Archétypes. Fragments philosophiques pour un réenchantement du monde*, Éd. Dervy, 2002, p. 15-74.

⁶ Voir Maurice Bellet, *La seconde humanité. De l'impasse majeure de ce que nous appelons l'économie*, Paris, DDB, 1993.

dans des fonctions marchandes (*homo oeconomicus*), en occultant sa qualité de « personne » à l'image de Dieu et en le privant de cette troisième faculté (l'esprit-*noûs*) qui le rend « capable de Dieu » et lui permet, par la grâce, de participer à la vie divine (2 P 1, 4). Dualisme *cosmologique* enfin, qui « désenchanté » le monde et le vivant, en les ramenant à un ensemble de gènes manipulables, de lois physiques et de mécanismes biochimiques, les rendant par là même intégrables à la logique utilitariste qui prévaut le plus souvent dans l'économie et la science. Érigé en « maître et possesseur de la nature » (Descartes), centré sur lui-même, l'homme cesse de se voir comme partie d'un tout, en relation organique, d'interdépendance et de communion avec le monde – la création et les autres – et ce qui l'habite. Ayant vidé la création de toute présence divine, ayant anéanti en elle toute dimension de mystère pour la réduire à une « chose », il la considère non plus comme un tout obéissant à un certain ordre harmonieux, mais comme un ensemble d'éléments à son service, pour la réalisation de ses programmes économiques, la satisfaction de ses désirs et besoins individuels. Or, un monde « désenchanté » est un monde qui ne chante plus, qui n'a plus d'intériorité, de rythme, de souffle, de cadence, de respiration. Quand le seul temps qui compte est celui, linéaire, de l'expansion continue et de la croissance, l'entropie et l'asphyxie ne sont pas loin...

Entrer dans la chambre secrète du cœur

Adopter une telle démarche « globale-radical » centrée sur la dimension spirituelle, ce n'est pas seulement aller à la racine du mode de développement occidental, déconstruire les paradigmes de sa logique techno-industrielle et financière et de son corollaire, la société de consommation ; c'est aussi entrer dans tout ce qui, en tant qu'individu, nous rend, consciemment ou non, participants et complices de ce système. Car l'action de ce « vampire structurel » que constitue la mondialisation marchande est d'autant plus dévastatrice que nous sommes, au plan personnel, nous aussi des « vampires » à l'égard du monde, des autres et de la création, voire de nous-mêmes. Cela notamment pour deux raisons. D'une part, à cause de tout ce qui, au plus profond de notre être, nous sépare de Dieu et voile l'image divine en nous : les illusions de notre ego, nos passions idolâtres, nos désirs insatiables d'avoir, de pouvoir et de savoir, notre orgueil – racine de tous les maux, selon les Pères de l'Église – qui nous remplit tellement de nous-mêmes qu'il n'y a plus de place, dans notre cœur, pour l'action de l'Esprit saint et l'habitation du Christ, Verbe divin. D'autre part, à cause de nos divisions et blessures intérieures : « Les déséquilibres et disharmonies dans nos relations extérieures avec la nature et les autres, les blessures que je leur inflige, sont les reflets et les manifestations de mes déséquilibres, disharmonies et blessures les plus intimes⁷ », estime la psychanalyste Marie Romanens. Des passions et blessures, sources de division de notre être, qui nous rendent vulnérables à l'action délétère de ces puissances du mal que l'apôtre Paul appelle « principautés et dominations » et un sage indien comme Sri Aurobindo « forces cachées démoniaques ».

En ce sens, tout en étant de caractère collectif et structurel, les grands défis planétaires sont également des questions d'ordre éminemment personnel. Les problèmes liés à la mondialisation économique et aux révolutions technologiques en cours, ainsi d'ailleurs que la recherche de solutions de rechange, ne sont pas seulement en face et à l'extérieur de moi, mais *en* moi. Ils concernent non seulement les visions, stratégies et pratiques des grands acteurs politiques et économiques, publics et privés, mais aussi ma vie spirituelle, ce que je fais de mon ego, des mes passions et désirs, le niveau de profondeur ou de superficialité auquel je vis et respire, la manière dont je me relie à Dieu, aux autres et à la création. Ce fut la

⁷ Citation tirée d'une intervention de Marie Romanens au Forum « Écologie et spiritualité », Institut Karma Ling, 2-4 octobre 2004.

grande découverte d'Etty Hillesum, extraordinaire femme juive victime de la persécution nazie : « Je ne crois pas que nous puissions corriger quoi que ce soit au monde extérieur que nous n'ayons d'abord corrigé en nous. L'unique leçon de cette guerre est de nous avoir appris à chercher en nous-mêmes et pas ailleurs⁸. »

Tant que l'on ne travaillera pas, que l'on n'abordera pas les grandes questions d'aujourd'hui aussi sur ce plan-là – personnel, spirituel, ontologique –, tout ce que l'on pourra dire ou faire, critiquer, dénoncer ou proposer, sera insuffisant et d'une portée réduite. C'est d'ailleurs sans doute la principale limite de toutes les quêtes collectives pour un « autre monde », qui s'incarnent aujourd'hui dans les mouvements altermondialistes et l'émergence d'une société civile mondiale : la tendance à une horizontalité sans verticalité. La transformation structurelle – économique, sociale, politique – du monde qui est proposée ne s'articule pas (ou très rarement) avec une dimension plus intérieure, plus verticale, plus spirituelle des choses. Très souvent, dans les organisations non gouvernementales comme dans les partis politiques et les syndicats, les enjeux et dimensions plus personnels – « psy » et « spi » – sont renvoyés à la sphère privée, quand ils ne sont pas simplement dénigrés ou frappés d'un tabou.

Or, et l'histoire l'a hélas montré à l'envi, toutes les tentatives pour changer, réformer ou révolutionner la société à partir des seules structures ont fini par échouer, quand elles n'ont pas mal tourné, conduit à des dérives ou débouché sur des déviations monstrueuses (comme les totalitarismes). Pour deux raisons, notamment. La première, c'est l'incohérence de leurs promoteurs qui, bien souvent, n'ont pas intégré dans leur être ni mis en œuvre dans leur vie les valeurs et idées qu'ils prônaient. Le sociologue Edgar Morin, qui a longtemps cru au pouvoir du politique et des masses pour changer le monde, a récemment révisé sa position : « Non, tout ne peut plus être concentré sur la seule réforme sociale : nous devons abandonner cette idée. » Selon lui, il ne faut pas seulement entreprendre une réforme de la connaissance et de l'intelligence à travers l'élaboration d'une « pensée complexe », mais aller plus profond et plus loin, s'engager dans une « réforme de l'être, de nous-mêmes ». Prenant l'exemple, très actuel, de l'éducation, il estime que « seuls des esprits déjà réformés peuvent, en réalité, composer une réforme institutionnelle qui, elle-même, permettra de former toujours plus d'esprits réformés. S'il n'y a pas, au départ, ces quelques esprits réformés, toutes les réformes échoueront. C'est pour cela que je ne crois absolument plus à des réformes globales décidées par tel ou tel ministre, tout simplement parce que les personnes chargées de les appliquer en seront souvent incapables⁹. »

La seconde raison qui explique l'échec des processus de changement social et politique, c'est que leurs acteurs n'ont pas voulu ou osé affronter la réalité de leurs propres démons intérieurs. Car, en réalité, les « ennemis » ne sont pas seulement extérieurs – l'Organisation mondiale du commerce, le Fonds monétaire international, le G-8, le parti adverse, tel leader politique ou économique –, ils sont aussi intérieurs : ce sont nos passions, nos peurs, nos égoïsmes, nos soifs de pouvoir et d'argent, toutes les « forces cachées » qui pervertissent nos actions en apparence les plus vertueuses. Pour preuve, les difficultés relationnelles, conflits, luttes de pouvoir, tensions et querelles intestines qui minent la vie interne de nombre de partis et organisations militantes, y compris les institutions ecclésiastiques et religieuses.

Cela, Gandhi l'avait bien vu, qui déclarait : « L'action n'est vraiment efficace que si elle est pure à l'origine. L'arbre est déjà contenu dans la semence. » La semence, en l'occurrence, c'est la qualité profonde des motivations, des intentions et des désirs réels. Non pas ceux que

⁸ Etty Hillesum, *Une vie bouleversée*, Paris, Éd. du Seuil, coll. «Points», 1995, p. 104.

⁹ Edgar Morin, « La réforme de la pensée suppose une réforme de l'être », entretien avec Laurence Baranski, *Transversales Sciences/Culture*, décembre 2001.

l'on expose dans les beaux discours et histoires que l'on se raconte si souvent à soi-même et aux autres, mais ceux – parfois inconscients – qui se trouvent au fond du cœur. Les découvrir suppose un vrai travail de discernement et de connaissance de soi, réalisable en plénitude seulement avec et dans la lumière de l'Esprit saint ; tout nécessaires qu'elles soient, les ressources humaines de la raison et de la psychologie ne sauraient, en effet, suffire.

C'est précisément la conclusion à laquelle est arrivé l'ancien syndicaliste et aujourd'hui éditorialiste au *Nouvel Observateur* Jacques Julliard : « Tant que la gauche ne se sera pas posé le problème du péché originel, c'est-à-dire d'un mal qui ne serait pas dû aux circonstances extérieures, mais à la volonté de l'homme lui-même, elle restera à mes yeux coupable d'angélisme¹⁰. » Comment peut-on prétendre améliorer durablement les relations au plan planétaire, œuvrer pour la paix et le respect de la création, si nous sommes incapables de changer nos relations interpersonnelles et nos pratiques quotidiennes, c'est-à-dire de nous transformer nous-mêmes dans le sens d'une relation plus harmonieuse et pacifiée avec nous-mêmes, avec les autres et avec la création, notamment en nous libérant des comportements de prédation-domination de notre ego ? Economiste à la Cour des comptes de Paris, Patrick Viveret n'hésite pas à souligner que l'humanité est menacée d'abord par sa propre « inhumanité » : « En ce sens, il est certainement utile d'organiser des sommets internationaux sur la terre, mais il nous faut aussi faire un travail sur l'humanité elle-même, car l'essentiel des problèmes que nous rencontrons sont des dégâts collatéraux liés à la difficulté de l'espèce humaine à vivre sainement, saintement sa propre condition¹¹. » Sri Aurobindo l'avait déjà dit à sa manière : « Espérer un véritable changement dans la vie et la société sans un changement de la nature humaine est une proposition irrationnelle et antispirituelle ; c'est demander un miracle impossible¹². » Autrement dit, si rien ne change au-dedans de l'homme, rien ne sera jamais vraiment changé au-dehors.

La double transformation

En même temps, gare aux pièges d'une intériorité prisonnière d'elle-même, d'un mysticisme coupé du monde, d'une spiritualité a- ou anti-politique. Car, aussi fondamental et premier soit-il, ce travail de transformation intérieure et de purification du cœur n'est pas suffisant. Quand le grand saint russe de la fin du XIX^e siècle, Séraphin de Sarov, écrit : « Acquiers la paix intérieure et des âmes, par milliers, trouveront auprès de toi le salut¹³ », il dit vrai. Mais on ne saurait – à moins de tomber dans un angélisme finalement dangereux et irresponsable – fonder une politique de paix sur le plan social, national et international, sur ce seul précepte. Il faut également des initiatives d'ordre structurel – sur le plan de la régulation et de la création de nouvelles voies –, des institutions justes et des actions de médiation. C'est précisément la limite des quêtes spirituelles, des recherches de sens et démarches de construction de soi et de développement personnel dans lesquelles tant de personnes s'engagent aujourd'hui. Elles en restent le plus souvent au stade individuel ou communautaire – au sens étroit du terme –, sans ouvrir, déboucher (ou du moins très rarement) sur une prise en charge responsable et citoyenne du monde.

Or, si l'on veut apporter des réponses durables et fécondes aux défis gigantesques et complexes qui se posent à nous, il faut trouver les moyens d'articuler en profondeur transformation spirituelle et transformation structurelle, cheminement personnel et

¹⁰ Jacques Julliard, *Le choix de Pascal*, Paris, DDB, 2003, p. 286.

¹¹ Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse*, Éd. de l'Aube, 2004, p. 28

¹² Sri Aurobindo, *The Life Divine*, Pondichéry, Sri Aurobindo Birth Centenary Library, 1972, p. 1059.

¹³ « Instructions spirituelles », in *Séraphin de Sarov*, DDB, 1979, p. 196.

engagement collectif. En effet, vouloir se changer soi-même à travers une quête spirituelle ou une démarche de développement personnel ne suffit pas, pas plus d'ailleurs que de vouloir changer le monde en soutenant des initiatives collectives, en assumant ses devoirs de citoyen et en s'engageant dans des ONG, des mouvements sociaux ou des partis politiques. Les deux sont nécessaires et doivent être ré-unis et pas simplement « juxtaposés ». Cette intégration en profondeur passe par une intériorisation, une descente et un retour au « centre » de l'être, dans la grotte du cœur, là où, par la grâce de l'Esprit, action et méditation peuvent s'unir et se fondre l'une dans l'autre pour ne plus faire qu'un, donnant naissance à ce « mutant » de la spiritualité et de l'engagement que le prêtre orthodoxe et responsable d'ONG Thierry Verhelst appelle « méditant-militant¹⁴ ».

Notre capacité à faire évoluer les systèmes économiques, politiques et sociaux va donc dépendre à la fois de notre capacité individuelle à nous transformer nous-mêmes et de notre capacité à participer à l'émergence de nouvelles formes d'organisation sociale et économique, de régulation et de démocratie politique, de médiation collective. Gandhi, qui est sans doute l'un des exemples les plus remarquables de cette articulation en profondeur, l'avait justement souligné : « Soyez vous-mêmes la transformation du monde que vous désirez voir advenir. » Il ajoutait : « Il y a une loi mystérieuse, mais bien réelle, qui relie la transformation des structures économiques et politiques et la transformation personnelle. »

L'éveil de la conscience

Cette double transformation n'est pas une tâche facile à réaliser. Elle passe notamment, sur le plan spirituel, par un double processus de *nèpsis* et de *metánoia*, pour reprendre deux mots-clés du Nouveau Testament et de la spiritualité patristique, en particulier de la tradition de la « Philocalie » (dite précisément des « Pères neptiques »), recueil de textes spirituels sur la vie de prière et la vie ascétique du IV^e au XIV^e siècle¹⁵. Chez les Pères de l'Église, la *nèpsis* revêt un large éventail de significations, souvent imbriquées – c'est pour cette richesse de sens que nous préférons utiliser le mot grec plutôt qu'une traduction française, forcément réductrice. C'est tout à la fois l'éveil par opposition à l'inconscience, l'indifférence, la somnolence ; la *clarté intérieure* ou la *vision claire* par opposition à l'égarement, l'illusion, la confusion ; la *vigilance* et la *garde du cœur* par opposition à l'inattention, la dispersion, l'oubli ; la *mesure* et la *sagesse* par opposition à l'excès et la démesure. Tout un programme, fruit de la synergie entre la volonté humaine et la grâce divine, résumé par l'apôtre Pierre : « L'intelligence en éveil, soyez sobres » (1 Pi 1, 13).

Être neptique, c'est d'abord être éveillé, faire acte de lucidité, mettre en lumière les processus collectifs en cours ainsi que ses propres ressorts personnels les plus intimes – les vampires ne craignent rien de moins que la lumière. « Le destin de l'humanité, estime Edgar Morin, se jouera de façon décisive sur le terrain de la conscience et de l'intelligence humaine. Aujourd'hui, la bataille se mène sur le terrain de l'esprit¹⁶ ». L'éveil de la conscience est autre et plus que le simple fait de « savoir » ou d'être « informé ». Car nous sommes, pour la plupart – dans le monde occidental du moins – « informés », voire « surinformés » des enjeux actuels. Comment se fait-il, alors que nous savons les périls qui nous menacent, que presque rien ne change dans nos comportements ? L'une des raisons tient précisément au caractère encore superficiel de ce savoir, à la force d'inertie de nos habitudes intérieures, à nos

¹⁴ Voir Thierry Verhelst et Patrick Sauvage (ed), Ailes et racines. Partage international sur la spiritualité de l'engagement social, Éd. Siloë, 2001.

¹⁵ *La Philocalie*, t. 1 et 2, Paris, DDB/Jean-Claude Lattès, 1995.

¹⁶ Edgar Morin, « Porto Alegre, l'internationale citoyenne en gestation », art. cité.

résistances – souvent inconscientes – au changement, à nos clivages entre la raison et le cœur. Être informé – comme avoir des idées – est nécessaire, mais ne suffit pas. Il faut encore que le cœur profond soit touché, que cette information passe du mental à un autre niveau de l'être et de la conscience, qu'elle nous brûle au point que nous ressentions la nécessité intérieure d'un changement.

Une telle lucidité ne saurait être le fruit de la seule intelligence rationnelle – le triomphe du mental célébré par les Lumières occidentales – ; elle vient également de la lumière de l'Esprit saint. La connaissance n'est plus alors seulement celle d'un sujet qui étudie un objet extérieur à lui-même, mais une connaissance par participation, une co-naissance fondée sur une intériorisation de ce qui est à connaître, sur la découverte intuitive de l'unité et harmonie invisible de toutes choses entre elles, de ce qui nous re-lie et unit profondément à toute la création et à toute l'humanité. Une manière d'appréhender le monde de façon globale, avec les yeux de l'intellect non plus exilé dans le seul cerveau, mais réintégré dans son lieu originel, source de l'unité de l'être : le cœur.

Une double refondation

Être neptique, c'est aussi, nourri par cet éveil, avoir une « vision claire ». Non seulement des défis à relever et problèmes de tous ordres à résoudre, mais aussi de la conception – souvent implicite – de Dieu, de l'être humain et de la création qui nous habite et nous anime. Il ne faut pas sous-estimer le rôle essentiel – d'autant plus déterminant et insidieux qu'il est souvent inconscient – que notre conception des choses et des autres joue dans nos rapports à eux et dans notre capacité à agir sur eux. Ainsi, véritable tarte à la crème des discours consensuels sur le développement, il est bien joli de dire qu'il faut « replacer l'homme au centre » du système économique. Sans doute est-ce nécessaire, mais, comme le souligne Patrick Viveret, « ce n'est pas encore la solution. Ce n'est même que le début du problème, car encore faut-il définir l'homme et l'humanité dont on parle¹⁷ ». S'agit-il de l'homme en quête d'humilité, de sagesse, de compassion, d'une certaine pureté du cœur, conscient de sa propre barbarie intérieure, réelle ou potentielle, ou de l'homme prométhéen en proie à ses désirs-envies égoïstes, à ses passions possessives, prédatrices, destructrices, inconscient de l'inhumain qui sommeille en lui ?

L'enjeu, ici, c'est d'acquérir une vision capable de réenchanter notre relation au monde et aux autres, de les redécouvrir dans leur réalité, leur dimension la plus sacrée et la plus intérieure. Cela, à travers une double refondation qui nous permettra de nous libérer de nos faux dualismes, de passer d'une relation d'extériorité – fondée par exemple sur des croyances, des principes éthiques et des lois – à une relation intériorisée d'union, de communion, de co-participation profonde avec Dieu, les autres et le monde.

Refondation *anthropologique* d'abord : il s'agit de retrouver toute la plénitude de l'homme et de la femme créés à l'image de Dieu – dans leur double principe féminin et masculin (Gn 1, 27) – et appelés à accomplir la ressemblance, c'est-à-dire à devenir des personnes, des êtres de communion, des « microcosmes » portant et unissant en eux-mêmes, par la grâce, toute l'humanité, tous les règnes de la nature et le Royaume des cieux, récapitulés en Christ.

Refondation *cosmologique* ensuite : il s'agit, par une purification et une éducation du regard et des facultés sensorielles, de (re)découvrir le mystère intérieur du cosmos, le sens de la

¹⁷ Patrick Viveret, « Un nouvel humanisme à construire », *Foi et Développement*, n° 319, Centre L.-J. Lebret, décembre 2003.

beauté et du sacré qui l'habite. Une présence divine qui fait potentiellement de chaque créature une théophanie, une manifestation de la gloire divine, une « parole » que le Verbe divin nous adresse pour nous amener à le connaître. Une parole que nous devons réapprendre à écouter pour pouvoir y répondre, ce qui est le sens premier de la responsabilité.

Transfigurer nos désirs

Cet éveil et cette refondation constituent un premier champ d'articulation entre transformation de soi et transformation du monde. Ils posent les fondements d'un second champ, plus intérieur à la personne, qui se déploie à son tour selon deux axes. D'une part, la guérison progressive de nos blessures intérieures, laquelle suppose l'accueil et la reconnaissance – dans l'humilité – de ce que nous sommes, de nos faiblesses, peurs et pulsions les plus cachées. Je ne peux pas, en effet, être en paix et en harmonie avec les autres, le monde et le cosmos, si je ne suis pas en paix et en harmonie avec moi-même. Et c'est dans la relation, l'union à ce qui me dépasse, à Dieu qui est à la fois le tout autre (transcendant) et le plus intime de moi-même (immanent) que je peux trouver cette paix et cette harmonie en plénitude.

D'autre part, cela implique une *metánoia*, littéralement un changement ou retournement de notre esprit, une purification de tout ce qui, dans notre cœur, fait obstacle à l'action de l'Esprit saint, nous entraîne à mésuser de notre liberté et à développer avec les autres et le cosmos une relation de prédation-exploitation-consommation plutôt que de communion-participation. Nous touchons ici à l'un des lieux stratégiques les plus subtils de la résistance à la mondialisation marchande¹⁸, à l'une des interfaces clés, des points de tangence entre transformation structurelle et transformation personnelle : la réorientation ou transfiguration des désirs.

Pour les Pères de l'Église – relisons en particulier la *Vie de Moïse* de Grégoire de Nysse (IV^e siècle) –, l'être humain est fondamentalement un être de désir. Le désir est, avec la liberté et le pouvoir créateur, une composante essentielle de l'image de Dieu en l'homme. Il est le souffle de l'Esprit saint au cœur de sa créature. Cela signifie que nous avons en nous, au plus profond de notre être, une puissance désirante qui est la source même de notre aspiration à la transcendance et au divin, qui nous fait tendre vers ce qui nous dépasse, le beau, le bon, l'harmonieux, un monde plus juste et solidaire. Les Pères de l'Église vont jusqu'à affirmer que derrière tout désir, même en apparence le plus matériel, se cache en réalité un obscur désir de Dieu qui souvent s'ignore, reflet inconscient du désir premier de Dieu envers nous. C'est pour cela que nos désirs sont, par nature, infinis et insatiables.

Vouloir les satisfaire par des biens matériels et immatériels ou par des satisfactions psychiques – forcément limités et relatifs –, est non seulement une illusion, mais c'est aussi désorienter leur énergie fondamentale et les transformer en « passions », au risque d'en devenir captifs. Selon la tradition de la *Philocalie*, les passions sont le désordre dans lequel l'être humain tombe quand il se coupe de sa source divine, quand il veut jouir des choses pour lui-même et en elles-mêmes, en dehors d'une relation d'action de grâces et de communion à Dieu, aux autres et au cosmos. Les passions transforment le monde en un vaste écran fantasmatique où se projettent les désirs de son ego, le privant de sa liberté réelle, l'enfermant dans le cercle aliénant de la frustration, de la dépendance, de la recherche sans fin du toujours plus.

Tout cela, les maîtres du marketing contemporain n'ont pas eu besoin d'étudier les Pères de l'Église pour le comprendre. Si, pour reprendre la terminologie de Maurice Bellet, le marché

¹⁸ Voir notamment Patrick Viveret, *Pourquoi ça ne va pas plus mal ?*, Paris, Fayard, 2005.

est le lieu saint de l'« écorègne » et l'argent le sésame pour y entrer, son moteur – la fameuse « main invisible » d'Adam Smith – n'est autre que le « désir-envie » proliférant. Tout repose là-dessus : l'envie d'acquérir et de posséder. « Un désir-envie multiforme en expansion infinie par le déplacement continu de l'objet désiré. *Homo insatiabilis*. Et cela se joue aussi bien sur la possession et l'usage des choses que sur la possession et l'usage des gens : que ce soit dans le plaisir des sens ou dans l'exercice du pouvoir, la jouissance de la puissance. » D'où la force de fascination qu'exerce l'argent sur l'être humain, « signe efficace de la jouissance possible (d'assouvissement ou de pouvoir) ; il représente, signifie la suppression de la limite du désir. Moyen infini du désir infini. Il est la jouissance de pouvoir tout acheter, même les humains, y compris par les voies honorables de la générosité et de l'efficacité¹⁹. »

Le désir-envie, c'est donc le désir dégradé en passion, abâtardi dans son énergie primordiale, dévié de son orientation et de sa finalité premières par la publicité. Celle-ci, véritable dynamo structurelle de nos économies de croissance, ne sert à rien d'autre qu'à transformer nos désirs en envies – avec la brutalité compulsive que celles-ci comportent : « je veux cela et tout de suite » –, nous les faire prendre pour des besoins, les conditionner pour mieux les mettre en conformité avec la logique du marché. Le consommateur occidental subit un véritable déluge publicitaire : à 18 ans déjà, un jeune Américain a vu en moyenne quelque 800'000 spots publicitaires à la télévision. Avec toujours ce même message de base : il existe un moyen – matériel, immatériel ou virtuel – de résoudre immédiatement votre problème ou d'assouvir instantanément votre désir. Satisfaction, bien sûr, profondément illusoire, puisqu'elle n'est en réalité qu'un soulagement momentané qui suscite tout aussi immédiatement une nouvelle envie... La publicité est une fabuleuse machine à stimuler et entretenir du désir-envie et de l'insatisfaction-frustration permanente, l'un se nourrissant de l'autre. Elle crée aussi une extraordinaire confusion entre besoin et désir. La nature du besoin, en effet, est d'être relative à un manque limité, qu'on peut soulager ou assouvir immédiatement, mais aussi dilater à l'infini par divers artifices. Le désir, en revanche, est ontologiquement lié à une aspiration infinie au divin, une soif insatiable d'absolu et de plénitude, un creux de l'être que rien ne saurait satisfaire totalement. Rien et pas même le don de la grâce divine, puisque le vrai désir, qui est désir de Dieu, est à la fois comblé et creusé par ce même don. Plus on trouve Dieu et plus on veut le chercher ; plus on goûte à l'eau vive et plus on en a soif...

Les États-Unis et les pays de l'Union européenne dépensent chaque année plus de 500 milliards de dollars pour la publicité. C'est dix fois la somme dont nous aurions besoin pour satisfaire les besoins essentiels de tous les humains (éducation, alimentation, accès à l'eau...), selon le Programme des Nations unies pour le développement. Ce chiffre en dit long. Il illustre cette profonde intuition de Gandhi : « Il y a assez de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous, mais pas assez pour répondre aux désirs de convoitise et de possession de chacun. » Autrement dit, la pauvreté dans le monde n'est en réalité pas due à un problème de rareté et de manque de moyens – financiers ou matériels –, mais à une rareté artificielle liée à une mauvaise affectation des ressources. Et celle-ci ne dépend pas seulement d'options politiques et de stratégies de redistribution – sur le plan international et national –, mais aussi de choix de consommation et de modes de vie individuels. Donc, finalement, de la gestion de nos désirs.

Que devient notre puissance désirante dans l'écorègne ? Qu'en faisons-nous ? Comment l'orientons-nous ? Le détournement du désir en envie et sa dégradation en passion n'est pas une fatalité, car – en tant qu'êtres humains – nous avons précisément une liberté, une volonté qui, notamment en s'ouvrant à l'action de la grâce, permet un bon usage et une juste

¹⁹ Maurice Bellet, *La Seconde humanité*, op. cit., p. 52s.

(ré)orientation de nos désirs. C'est bien là que va se jouer une partie essentielle de la résistance à l'écorègne, au rouleau compresseur de la publicité et de l'argent. Car ce n'est pas en fermant notre poste de télévision ou en « cassant la pub » que nous allons résoudre le problème, mais en éclairant les ressorts intimes et souvent inconscients de nos désirs et de nos passions, en transformant et libérant en nous tout ce qui fait que nous sommes si facilement conditionnés par le marché. C'est sur ce terrain-là qu'il nous faut travailler. Cela nous mène très loin, car, comme nous l'avons vu, cela touche à la vérité même de notre être.

Entendons-nous bien ! Il ne s'agit pas de chercher à refouler, réprimer ou annihiler nos désirs, mais de les transfigurer et, mieux encore, de les réunifier en les libérant de ce qui les rend – et nous avec – captifs et dispersés. Le but est de les re-lie à leur source originelle et de les réorienter vers ce qui est leur finalité profonde, où ils vont pouvoir s'épanouir selon le dessein de Dieu. Car le problème, en réalité, n'est pas que nous désirons trop, mais que nous désirons mal, en prenant les vessies du « beaucoup avoir » pour les lanternes de la « plénitude d'être ». Ce processus de transfiguration passe par un « retour au centre », un retournement de tout notre être vers Dieu, un chemin de kénose (du grec *kénosis* qui signifie vide) par lequel nous nous vidons de notre ego pour nous remplir de l'Esprit saint. C'est notamment à cela que « servent » la prière et le jeûne, préconisés par Jésus comme les seuls moyens de lutter contre certains types de « démons » (Mt 17, 21) : créer à l'intérieur de notre cœur et de notre être un espace où Dieu peut venir habiter, où le Christ peut s'incarner et demeurer en nous. Le jeûne et la prière sont aussi les instruments de base sur la voie de la *nèpsis*, qui consiste, comme nous l'avons défini, à lutter contre l'inattention, apprendre le discernement, stimuler la vigilance et la garde du cœur contre toutes les énergies et pensées – désordonnées et négatives – qui nous assaillent. « Le jeûne est une ascèse du besoin et une éducation du désir²⁰ », écrit justement Enzo Bianchi, prieur de la communauté de Bose en Italie.

Du cœur aux mains

Approche globale-radical, *nèpsis*, éveil de la conscience, nouveau mode de connaissance, refondation anthropologique et cosmologique, guérison des blessures intérieures, *metánoia* et transfiguration des désirs. Tels sont donc les piliers de ce que nous pourrions appeler une « politique de la personne », comme élément ou plutôt chemin de réponse aux grands défis posés par la mondialisation et les grandes révolutions en cours.

S'il s'agit de mettre en boucle transformation spirituelle et transformation structurelle, le levier de ce double mouvement n'en est pas moins intérieur. C'est en dedans, du dedans que les choses bougent et peuvent changer vraiment, car, en dernier ressort, la vraie transformation du monde passe par la puissance de l'Esprit. Comme l'enseignent les maîtres zen du tir à l'arc²¹, il faut tirer la flèche d'abord en direction de soi, vers l'intérieur, pour qu'elle puisse ensuite être propulsée avec plus de force et de précision vers l'extérieur et qu'elle atteigne la cible. Dans l'Évangile, le mot grec *hamartía* – qui a été traduit en français par « péché » – a un sens très profond, ontologique, dénué de tout moralisme ; il signifie précisément : « manquer la cible », c'est-à-dire échouer dans la réalisation de ce pour quoi nous avons été créés. Tirer la flèche contre soi, c'est viser l'ego qui toujours *veut* faire, gagner, maîtriser, pour qu'il fasse place à ce qui le dépasse. À l'« agir » du petit moi volontariste, le méditant-militant substitue le « non-agir », lequel n'est pas la passivité et l'inertie, mais l'action ouverte à la puissance de l'Esprit qui la traverse et agit en elle, par elle.

²⁰ Enzo Bianchi, *Les mots de la vie intérieure*, Paris, Cerf, 2001 p. 121.

²¹ Voir Eugen Herrigel, *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Paris, Dervy, 1981.

À l'efficacité, mesurée par des critères rationnels à plus ou moins court terme, il préfère la fécondité, qui porte des fruits parfois invisibles et à long terme, fruits dont il apprend d'ailleurs à se détacher. Au « pouvoir sur », fondé sur un modèle de domination où l'autre est un concurrent, il oppose le « pouvoir de », centré sur un modèle de coopération où l'autre devient un allié.

L'action militante et l'écologie extérieure sont donc indissociables du travail spirituel et de l'écologie intérieure. Sans les seconds, les premières risquent de s'épuiser dans un activisme et un environnementalisme n'agissant que sur les symptômes : aussi nécessaires soient-elles, les réformes sociales et politiques, les chartes éthiques, les économies concurrentes, les technologies vertes ou encore les lois les plus généreuses ne parviendront pas à créer durablement la justice et la paix, ni à sauver la création, si elles ne sont pas accompagnées, ne naissent pas d'une mutation des représentations, des consciences et des cœurs.

À l'inverse, le travail spirituel sur soi et l'écologie intérieure ne prennent corps et n'acquièrent leur plénitude de sens que s'ils s'incarnent dans un *éthos*, des pratiques équitables et solidaires, des engagements citoyens, de nouveaux modes de vie, d'épargne et de consommation, les aspects les plus divers et les plus concrets de notre vie quotidienne.

M.M.E.